

**Concevoir une société européenne ouverte,
en compagnie de
Karl Popper, George Soros, Herbert Simon et Filippo Brunelleschi.**

Par André Demailly*, novembre 2003.

Vers quel type de société l'Europe doit-elle tendre et comment doit-elle s'y prendre ? Ceux qui ont tenté de répondre le plus clairement à cette question sont trois auteurs qui mettent à mal une partie de nos repères idéologiques, à dominante historiciste ou organiciste, au profit de considérations plus épistémologiques et psychosociales. Ainsi, à l'opposé des sociétés closes et totalitaires imaginées par Platon, Hegel ou Marx, Karl Popper esquisse le portrait-robot d'une « société ouverte » qui progresserait par réfutation incessante de connaissances objectives. Son disciple George Soros estime que les affaires humaines relèvent de connaissances plus volatiles qui reflètent l'interaction constante de nos perceptions, décisions et actions : dans ces conditions, les marchés, qui constituent l'un des ressorts des sociétés modernes, ne peuvent être qu'instables et appellent d'autres instances de régulation. Pour Herbert Simon, les organisations sont en mesure de remplir ce rôle, dès lors qu'elles favorisent l'altruisme de leurs membres et l'émergence de nouvelles niches au sein de notre environnement (qui ne se réduirait donc plus à un champ de bataille unique et meurtrier). Curieusement, la démarche de conception de ces auteurs rappelle celle de Filippo Brunelleschi pour la coupole de Santa Maria del Fiore à Florence, qui joue moins sur l'antagonisme de forces dominantes (des arcs de voûte qui doivent être besogneusement verrouillés et renforcés) que sur la synergie de petits éléments (des briques circulairement disposées en « arêtes de poisson » et généreusement ouvertes sur le ciel).



Coupôle du Duomo à Florence.

Photo de Jürgen Reichmann (http://www.daunddort.de/europa/i/italien_nord.html) *structurae*
<http://www.structurae.de/fr/photos/img1780.php>

* André Demailly, Maître de Conférences de Psychologie sociale (retraité), Université Paul Valéry -Montpellier-III

L'Europe devient une réalité de plus en plus tangible. Désormais, ses ressortissants sont libres de la parcourir sans changer de monnaie, mais ses Etats-membres ne peuvent plus gérer leurs déficits ou soutenir leurs entreprises de manière unilatérale. On s'inquiète à présent de sa taille (25 pays bientôt) et de la manière de la gouverner (combien de commissaires ?). On oublie plus volontiers ses origines (c'était l'une des conditions du Plan Marshall) et on se préoccupe encore moins de ses objectifs (vers quel type de société doit-elle tendre ?).

Curieusement, ceux qui ont tenté de répondre le plus clairement à cette dernière question sont trois auteurs qui mettent à mal une bonne partie de nos repères idéologiques, à dominante socio-historique, au profit de considérations plus épistémologiques et psychosociales.

Ainsi, Karl Popper esquisse le portrait-robot d'une « société ouverte » qui serait l'antithèse des sociétés totalitaires du passé et progresserait par une mise à l'épreuve empirique et rationnelle de nos énoncés sur la réalité. George Soros et Herbert Simon doutent davantage de la rationalité humaine, tout en s'intéressant plus pragmatiquement au rôle des marchés et des organisations dans ce type de société.

Leurs propos concernent l'ensemble du monde et visent plus particulièrement les Etats-Unis. Il n'est cependant pas inutile de les aborder sous l'angle de l'Europe pour plusieurs raisons : 1) ces auteurs sont des émigrés ou des fils d'émigrés européens ; 2) c'est en Europe que sont nées les idéologies qu'ils combattent ; 3) c'est, selon nous, la version européenne d'une société ouverte qui est la mieux à même d'éviter certaines dérives de la société américaine.

Cet article se nourrit de ces considérations. En s'intéressant au cheminement intellectuel de ces auteurs, il souligne leurs attaches européennes. En évoquant les idéologies combattues par Popper, il rappelle la propension des européens à se laisser bercer par les idées et les mots. En prêtant attention aux critiques de l'économie de marché américaine par Soros et Simon, il invite les européens à admettre qu'ils ont beaucoup à apprendre des autres, notamment le fait qu'une société ouverte n'a rien de naturel et demeure une construction fragile toujours en chantier.

1. Karl Popper et la société ouverte.

Dans ce trio, Karl Popper occupe une place centrale. C'est lui qui pose clairement les bonnes questions (quelle société voulons-nous ? comment pouvons-nous tendre vers elle ?) et y apporte des réponses iconoclastes et stimulantes. On notera surtout qu'il procède par élimination¹, en évoquant ce qu'une société ne doit pas être avant de tenter de préciser ce qu'elle pourrait être.

1.1. Les premiers déclics.

¹ On verra qu'il en fait la base de la méthode scientifique (réfutation des énoncés sur la réalité). Cette démarche s'apparente à la « théologie négative » des débuts de l'ère chrétienne (Clément d'Alexandrie) qui tente de concevoir ce que peut être Dieu à partir de ce qu'il n'est pas. Elle diffère en cela de l'apophasie platonicienne qui vise la réminiscence d'un monde idéal perdu, de l'abstraction aristotélicienne qui tend à discerner l'essence des choses, ou même de la quête wittgensteinienne de l'indicible (cf. Hadot, 1987).

Karl Popper naît en 1902 au sein d'une famille de la grande bourgeoisie viennoise. D'origine juive, ses parents se sont convertis au protestantisme et se considèrent comme de parfaits citoyens de l'empire austro-hongrois. Son père, avocat réputé, consacre ses loisirs à la traduction des présocratiques grecs².

Elève brillant et précoce, le jeune Karl préfère cependant quitter le lycée où il étouffe pour étudier en autodidacte, tout en exerçant le métier d'instituteur³. En 1919, deux événements vont marquer durablement sa trajectoire. Suite à l'effondrement de l'empire austro-hongrois, il « devient communiste pour deux ou trois mois » (cf. Brudny, 2002), en adhérant à l'Association des étudiants socialistes et en travaillant bénévolement pour le parti. Il participe à ce titre à une manifestation qui tourne mal (plusieurs morts) et lui ouvre les yeux sur la violence intrinsèque du marxisme : il en sort vacciné pour le reste de sa vie. Il a aussi l'occasion d'assister à une conférence d'Einstein qui avive son intérêt pour les pouvoirs et les voies de la connaissance scientifique. A partir de là, il décide de combattre tout dogmatisme qui ne respecterait pas ces voies, à commencer par le dogmatisme idéologique qui revêtirait les habits de la science.

1.2. La critique du positivisme logique.

Au cours des années suivantes, il noue des liens avec les membres du Cercle de Vienne⁴, sans être des leurs. Tout en estimant que la connaissance scientifique est faite d'énoncés sur des données empiriques, ces derniers ont la conviction qu'il convient en outre de les répartir, à l'aide de tests de signification logique, en trois catégories : d'une part, les énoncés qui ont un sens au plan scientifique mais peuvent être vrais ou faux ; d'autre part, ceux qui n'ont pas de sens et sont alors qualifiés de « métaphysiques ». S'il les rejoint sur la distinction entre énoncés et réalité, Popper estime par contre que tout énoncé a un sens et qu'un test de signification ne permettrait donc pas de faire le tri entre énoncés scientifiques et métaphysiques.

Peu à peu, il met en forme ses propres conceptions. De 1928 à 1934, il en dresse l'esquisse (« Les deux problèmes fondamentaux de la théorie de la connaissance⁵ ») puis la version finale (« La logique de la découverte scientifique »). Il y souligne que la connaissance est un perpétuel ajustement des pensées à la réalité. Peu importe la manière dont celles-ci émergent et s'organisent (contexte de découverte), l'essentiel est qu'elles débouchent toujours sur la formulation d'une théorie dont les propositions puissent être soumises à l'épreuve de la réfutation qui est à la fois empirique et logique (contexte de validation). Cette épreuve ne peut jamais conclure à la vérité d'un énoncé mais indiquer seulement qu'il résiste à la réfutation et qu'il

² Plus tard, Popper partagera cette passion pour le monde présocratique qui l'immunisera contre les sirènes platoniciennes, comme on le verra plus loin.

³ Dans une institution pour enfants en difficulté où il fréquente Alfred Adler. Il remarque, à cette occasion, que les thèses psychanalytiques ont la particularité d'être formulées de telle manière qu'elles échappent à la contradiction. Cf. « Conjectures et réfutations », 1963.

⁴ Tout particulièrement avec R. Carnap qui en est le porte-parole et l'élément le plus productif, avant qu'il ne rejoigne l'Université de Chicago où Herbert Simon sera son élève.

⁵ Qui restera inédit.

correspond provisoirement à la réalité. Dans ces conditions, la démarche scientifique se caractérise par la formulation de propositions qui se prêtent à la réfutation, alors que le dogmatisme idéologique s'arrange toujours pour produire des énoncés irréfutables, comme c'est le cas de l'astrologie, de la psychanalyse ou du marxisme.

1.3. Les préoccupations politiques et sociales.

Les réflexions sur le dogmatisme aiguissent sa sensibilité aux signes de fermeture de la société. Ceux-ci se multiplient : 1) dans la république autrichienne qui a succédé à l'empire austro-hongrois, il ne retrouve plus les charmes de la société multi-ethnique, inventive et tolérante de son enfance ; 2) d'origine juive, il constate que les Juifs sont les premiers à s'enfermer sur eux-mêmes en se laissant bercer par le mythe du peuple élu ; 3) enseignant, il regrette que l'école ne soit souvent qu'une prison, alors que l'éducation devrait ouvrir sur le monde ; 4) amoureux de la langue allemande, il note le glissement de sens du mot « Heimat » qui renvoie désormais davantage aux notions enivrantes de « nation » ou de « sang » qu'à celle, plus paisible, « d'endroit où l'on a grandi » ; 5) communiste d'un trimestre, il s'étonne de l'étrange mélange d'activisme et de passivité de ses anciens camarades ; 6) lecteur assidu des philosophes, il remarque que ces germes de fermeture sont anciens et bien enracinés.

Deux événements vont l'inciter à brasser ces ingrédients : d'une part, la montée du nazisme et de l'antisémitisme qui provoque sa fuite, dès 1937, en Nouvelle-Zélande (où il a obtenu un poste universitaire) ; d'autre part, le nouveau conflit mondial qui l'incite à en faire une contribution à l'effort de guerre. Deux ouvrages vont en sortir, dont l'un (« Misère de l'historicisme ») préfigure l'autre (« La société ouverte et ses ennemis »).

1.4. Les ennemis de la société ouverte.

Dans le premier, il impute à l'historicisme la responsabilité majeure des maux qu'il a détectés. Par ce terme, il désigne les théories selon lesquelles l'histoire de l'humanité a un sens et donc une fin prévisible, dès lors qu'elle serait régie par des lois naturelles à l'instar des phénomènes physiques ou biologiques. Pour lui, cette conception est 1) holiste, en considérant la société comme un tout dans lequel l'individu compte peu ; 2) organiciste, en assimilant celle-ci à un organisme qui se développe et évolue selon un processus naturel ; 3) déterministe, en faisant des individus les spectateurs d'une réalité sur laquelle ils n'ont aucune prise ; 4) et finalement propice à toutes les manipulations totalitaires qui identifieraient leurs objectifs de domination aux lois de la nature et de l'histoire. Néanmoins, il s'abstient de condamner à ce titre l'ensemble des sciences sociales : certes, celles-ci sont vaines si leurs théories prétendent prédire l'orientation et l'issue des changements sociaux, mais elles s'apparentent au calcul des probabilités si elles fournissent des indications sur les chances de succès d'un projet social.

Dans le second, il s'attaque beaucoup plus brutalement à toutes les théories historicistes qui font le lit du totalitarisme. Platon y est présenté comme le chantre d'un historicisme

conservateur. Selon ce dernier, notre monde terrestre n'étant qu'une version dégradée d'un monde idéal de « formes » inégales et hiérarchisées, l'histoire ne peut qu'accentuer ce processus de dégénérescence et il revient aux sociétés humaines d'en ralentir le cours par l'entremise d'une aristocratie (issue des formes supérieures) chargée de maintenir autoritairement la pureté des traditions originelles. Dans ces conditions, il ne peut y avoir 1) d'égalité entre les individus, puisque le monde idéal repose sur une inégalité des formes ; 2) de justice, puisqu'elle est assimilée au respect des formes et des hiérarchies originelles ; 3) de connaissance par la voie des sens et de la raison, puisque toute connaissance est réminiscence des formes idéales ; 4) de démocratie, puisqu'elle accélère le processus de dégénérescence du monde originel⁶.

Hegel est traité plus durement encore, bien qu'il introduise l'idée de progrès et rejette toute distinction entre monde réel et monde idéal. Popper montre que, sous ces apparences, se cache une vision déterministe d'une humanité qui réalise un projet divin à l'instar d'un organisme qui évoluerait dialectiquement vers la fin qui lui a été assignée. Dans ces conditions, l'individu ne compte pas. Plus prosaïquement, il n'est d'autre liberté et d'autre destin individuel pour un bon allemand que de faire corps avec sa nation-organisme et de s'en remettre à celui qui en est la tête (l'Empereur Frédéric-Guillaume). La philosophie de Hegel est à la fois une théodicée et un hymne au totalitarisme. A droite, elle fera le lit du fascisme, en exacerbant tant la fascination pour la nation et la race que la méfiance envers la raison ; à gauche, elle inspirera le matérialisme dialectique.

Marx bénéficie de plus d'égards. Popper n'a pas grand chose à redire de son approche socio-économique du capitalisme (concentration du capital, exploitation de la main d'œuvre et croissance de la productivité au détriment de l'emploi) si ce n'est de n'avoir pas vu que la productivité accroîtrait aussi le salaire des prolétaires et diminuerait d'autant leur soif de révolte. En revanche, il critique sévèrement son approche historiciste qui annonce l'avènement inéluctable d'une société sans classes. Marx a sans doute accéléré la révolution prolétarienne mais favorisé tout autant la passivité de gens enclins à croire naïvement que les choses se feraient toutes seules, attisant d'autant leur soumission à de nouvelles formes de totalitarisme. Bref, chaque fois qu'on s'en remet au sens de l'histoire ou à son jugement, on court vers de cuisantes déconvenues !

1.5. La société ouverte de Périclès et de Socrate.

Popper est moins disert et percutant lorsqu'il doit évoquer les caractéristiques d'une société ouverte. Cela n'a rien d'étonnant puisqu'il n'en connaît directement aucune. Depuis 1918, il a vécu dans une république nationale en voie de fermeture, au contact de deux blocs (national-socialiste et soviétique) encore plus verrouillés. Il rédige ses deux ouvrages dans un petit pays rural (la Nouvelle-Zélande) qui n'est qu'une pâle image des deux pays qu'il imagine les plus

⁶ La tyrannie est placée sur le même plan que la démocratie, dès lors qu'elle s'appuie sur l'enthousiasme des masses dont Platon a le plus profond dégoût.

ouverts : le Royaume-Uni et les Etats-Unis⁷. Ses références majeures restent donc grecques et antiques.

Selon lui, la Grèce de Platon est encore composée de sociétés tribales, regroupées en cités rivales, qui ne cessent d'imputer le cours des phénomènes naturels et des affaires humaines à l'intervention des dieux. Mais de fortes tensions sociales y percent déjà du fait de la croissance démographique et de l'intensification du commerce : l'une accentue les rivalités au sein même des classes supérieures ; l'autre favorise l'initiative individuelle et l'enrichissement matériel. Ces tensions sont sources de malaises qui ébranlent ce type de société. Pour rétablir la paix sociale, les solutions de Platon et de Périclès vont s'opposer.

Comme on l'a vu, Platon veut réintroduire le bonheur en ramenant la société à son état tribal et totalitaire originel. Des hommes comme Périclès veulent aller au contraire vers une société plus ouverte qui accorde plus de place à l'égalité et à la démocratie, à l'initiative et au mérite, aux échanges et à la communication, à la connaissance et à l'éthique.

Alors que la société tribale reste un microcosme caractérisé par la prégnance du collectif et l'omniprésence des dieux, la société ouverte favorise des échanges plus immatériels et des comportements plus individualistes. Surtout, ce type de société ne va pas de soi et n'a rien de naturel, dès lors qu'il n'est le fait ni de forces surnaturelles ni des lois de la nature ou de l'histoire. La société ouverte reste un projet strictement humain et d'autant plus fragile qu'il est constamment menacé par les sirènes du créationnisme ou du déterminisme.

Alors que les sociétés closes et totalitaires sont obnubilées par la question du pouvoir (qui doit gouverner pour respecter l'ordre et le cours des choses ?), une société ouverte se préoccupe essentiellement du choix des fins et des moyens (comment en décider rationnellement ?). Et ces objectifs doivent toujours privilégier la liberté, l'égalité et la responsabilité des individus. Sur ces points, Socrate constitue l'autre référence de Popper : la volonté de puissance n'est qu'un désir et c'est grâce à la raison que l'individu peut s'élever au-dessus de ses appétits immédiats et devenir un être responsable pouvant se considérer comme une fin en lui-même (mieux se connaître pour se libérer de ses passions). Dans une société ouverte, l'individualisme s'appuie sur la raison pour se libérer de ses passions les plus égoïstes. Le collectivisme des sociétés closes engendre au contraire un égoïsme de caste ou de classe.

1.6. Société ouverte et raison.

« La société ouverte et ses ennemis » est publiée directement en anglais en 1945. Le public n'en retient qu'une critique virulente du fascisme et du communisme, qui sont placés pour la première fois sur le même plan. Peu de gens s'intéressent à sa définition de la société ouverte ou

⁷ Certes, il est informé par un petit réseau d'amis qui ont fui en Grande-Bretagne (Gombrich et, dans une moindre mesure, Hayek) ou aux Etats-Unis (Lazarsfeld ou certains membres du Cercle de Vienne). A partir de 1946, il entreprendra une brillante carrière en Grande-Bretagne (à la London School of Economics) et aux Etats-Unis (en qualité de conférencier) dont il ne connaîtra que les sphères universitaires qui, quant à elles, révèreront davantage l'épistémologue que le politologue.

s'interrogent sur sa compatibilité avec le capitalisme (que Popper estime d'ailleurs aller de soi, sans traiter explicitement de cette question).

En revanche, la traduction anglaise de « La logique de la découverte scientifique » ne paraît qu'en 1959 et suscite aussitôt des réactions plus vives, notamment de Kuhn⁸. En 1965, celui-ci reproche à Popper de fonder la connaissance scientifique sur la validation des théories, alors qu'il estime pour sa part que les choses importantes se passent lors de leur genèse. Alors que Popper considère le développement des connaissances comme un processus continu d'élimination des énoncés scientifiques erronés à l'aide de tests rationnels, Kuhn estime au contraire qu'il s'agit d'un processus discontinu d'affrontements de paradigmes antagonistes (façons différentes de voir le monde). Dans cette perspective, la démarche hypothético-déductive de Popper ne reflète qu'une « manière de faire » du paradigme positiviste dominant de l'époque (cf. Kuhn, 1970).

Cette critique ébranle la conception poppérienne de la science et du fonctionnement d'une société ouverte. D'un côté, la science est faite d'énoncés sur le monde qui ont toujours un écart avec la réalité elle-même ; mais il est toujours possible de réduire cet écart par l'épreuve de réfutation empirique et logique. Si on minimise l'importance de cette réduction des écarts, on ne voit plus comment la science peut progresser. De l'autre, la société ouverte repose sur des choix et des normes dont les écarts avec les faits sont encore plus importants ; mais il est toujours possible de les réduire par une délibération interpersonnelle et rationnelle. Si on minimise l'importance de cette réduction des écarts, on ne voit plus comment une société ouverte peut s'installer et progresser.

Dans un ultime sursaut, Popper tente de souder les pans épistémologique et politique de son montage, tant il les juge inséparables : c'est l'idée de connaissance objective. Lors d'une conférence⁹ de 1967, il propose le modèle des « trois mondes » : 1) le monde de la matière et de la vie ; 2) le monde des états de conscience et des dispositions à agir, par lesquels l'homme tente de donner sens au précédent ; 3) le monde des produits de l'esprit ou de la connaissance objective (systèmes théoriques, problèmes et problématiques, arguments critiques et états de discussion) qui sont recelés dans les livres et les bibliothèques.

Le monde 2 est issu du monde 1 et engendre le monde 3 qui rétroagit sur les précédents. Tout particulièrement, le monde 3 est aussi objectif que les autres et peut être considéré comme une niche écologique autonome partiellement abstraite (puisque les livres et bibliothèques sont bien concrets). Une première erreur consiste à le nier en le réduisant à de simples outils de transmission des idées du monde 2. Une deuxième erreur, celle de Kuhn, revient aussi à le nier en réduisant la science à des connaissances et croyances subjectives « en train de se faire » au sein du monde 2, alors qu'elle relève du monde 3.

En faveur de l'autonomie de ce troisième monde, il avance l'argument suivant : 1) si un cataclysme détruit la plupart des objets techniques de la planète, à l'exception de notre capacité à

⁸ Ce dernier a déjà terminé la rédaction de « La structure des révolutions scientifiques » (1962) lorsqu'il prend connaissance de l'ouvrage de Popper.

⁹ Dont le texte sera repris dans le chapitre 3 de « La connaissance objective » (1972).

apprendre et de nos bibliothèques, la société pourra se reconstruire à partir de ces traces objectives ; 2) si ce cataclysme détruit aussi les bibliothèques, cela sera impossible. En faveur de l'importance de ce troisième monde, il se réfère au monde animal : les animaux laissent aussi des traces objectives (les toiles d'araignée, les nids, les ruches et les termitières) qui nous renseignent non seulement sur les modes de comportement de ces animaux (monde 2) mais aussi sur leur évolution biologique (monde 1). A la différence des animaux, le troisième monde humain est beaucoup plus abstrait et repose en grande partie sur le langage. Ses éléments, qui ne sont au départ ni intentionnels ni planifiés, font émerger par divers « feed-back » de nouveaux problèmes qui viennent les enrichir et les organiser. Tout particulièrement, avec le développement de la fonction descriptive du langage, émerge l'idée régulatrice de vérité (correspondance ou non des énoncés avec les faits) ; avec celui de la fonction argumentative qui porte sur ces énoncés, émerge la fonction de discussion critique et de raison qui est au coeur de la science. Dans ce monde 3, s'opère une sorte de sélection darwinienne des produits de l'esprit humain, avec des rétroactions massives sur le monde 1 (transformations de la matière) et le monde 2 (croyances et actions). En privilégiant le monde 2, Kuhn encourage une philosophie de la croyance qui pousse les hommes à s'entretuer au nom de leurs idées ; en privilégiant le monde 3, Popper invite ceux-ci à éliminer leurs idées fausses plutôt que leurs congénères. Dans cette perspective, il s'agit surtout de soumettre sans répit les théories à l'épreuve des faits et de la critique rationnelle, dans un cadre institutionnel qui garantisse leur sélection.

En arrière plan, tout cela vaut pour le fonctionnement d'une société ouverte. Les discussions sur ses objectifs et moyens ne doivent jamais se faire à chaud, comme si rien n'avait été pensé et consigné auparavant. Il importe donc de mener sans répit la discussion rationnelle et la mise à l'essai rigoureuse des projets sociaux dans un cadre qui en garantisse la valeur. Sans la référence au troisième monde, les assemblées ne sont que des foules en quête de grands hommes ou d'oligarchies aussi providentiels qu'illusoirs.

1.7. Les lacunes de la vision poppérienne.

De Popper, on retiendra sa critique féroce du dogmatisme et des sociétés closes ainsi que sa foi dans la rationalité humaine. On relèvera aussi son manque de pragmatisme : en matière scientifique, il ne s'inquiète pas outre mesure que des théories puissent s'imposer en l'absence de validation empirique ou rationnelle ; en ce qui concerne les affaires humaines, il ne se préoccupe guère plus de la manière dont vont être menées les grandes délibérations et prises les décisions au sein de sociétés ouvertes qui ne sont plus à l'échelle athénienne, pas plus qu'il n'explore les mécanismes et ressorts des sociétés capitalistes qui s'en rapprocheraient le plus.

En bon positiviste, il place l'action sous la dépendance de la connaissance. Plus près des positivistes logiques qu'il ne veut bien l'admettre, il place la connaissance sous la dépendance du discours rationnel.

2. George Soros et les marchés.

Bien qu'il œuvre aussi pour une société ouverte, Soros est par bien des aspects le contraire de Popper. Ce dernier est un homme d'écriture ou un « penseur en fauteuil » qui n'a qu'une expérience limitée des pays capitalistes, alors que Soros est un homme d'action qui se bat sur le terrain des marchés financiers qui constituent à la fois leur ressort et la source de leurs maux. Popper croit que la connaissance objective détermine l'action, alors que Soros estime au contraire que les affaires humaines sont le champ d'exercice d'une connaissance plus réflexive, soumise aux interférences incessantes des perceptions, des décisions et des actes.

2.1. Les premier déclics.

George Soros naît en 1930 au sein d'une famille de la bourgeoisie de Budapest qui a connu elle aussi les fastes puis l'effondrement de l'Empire austro-hongrois. D'origine juive, ses parents sont aussi dissemblables que possible : anxieuse et introvertie, sa mère est tourmentée par les mystères de la vie, alors que son père¹⁰, Tivadar Schwarcz, ne songe qu'à travailler le moins possible pour profiter de la vie et former ses deux fils. Durant l'occupation allemande, il leur apprend l'art de survivre dans la clandestinité (juger rapidement d'une situation et agir en conséquence). Après l'instauration d'un régime communiste qui lui ferme tout horizon, le jeune Soros décide de partir en Grande-Bretagne. En 1947, il s'inscrit à la London School of Economics où il découvre Popper qui le séduit tant par ses propos épistémologiques que par sa critique des sociétés closes (fascisme et communisme) d'où il vient. Il décide de se consacrer à la philosophie et d'œuvrer pour une société ouverte... mais il doit d'abord gagner son pain et vivoter comme représentant de commerce puis employé de banque.

En 1956, il part pour les Etats-Unis où il va travailler dans diverses sociétés de courtage et banques d'affaires (F.W. Mayer ; Wertheim & C° ; Arnhold & Bleichroeder). Il se trouve ainsi projeté dans la société occidentale la plus avancée et surtout au cœur des marchés financiers qui constituent sa facette la plus secrète et la plus controversée. Il commence par l'arbitrage international (acheter des valeurs mobilières dans un pays et les vendre ailleurs) puis se spécialise dans les portefeuilles d'actions européennes qui sont sous-évaluées à l'époque, jusqu'au moment où l'administration Kennedy y mette un frein en introduisant une taxe de 15% sur les investissements américains à l'étranger (afin de réorienter leur flux vers les produits autochtones). Soros met à profit ce temps mort (1963-1966) pour essayer de parfaire, sans grand succès, un essai philosophique¹¹ qui creuserait le sillon poppérien.

2.2. La réflexivité de la connaissance.

¹⁰ La vie de ce celui-ci est tout un roman. Durant la première guerre mondiale, il est fait prisonnier par les russes et passe 6 ans dans un goulag sibérien. Il s'en échappe mais doit déployer mille ruses pour traverser les zones de combat des armées rouges et blanches. Durant l'occupation allemande, il convertit ses biens en liquidités, sauve de nombreux juifs et modifie le patronyme de ses fils.

¹¹ Intitulé « Le fardeau de la conscience » et édité à ses frais (en utilisant les services d'impression de la banque qui l'emploie).

Depuis qu'il a rencontré Popper, Soros n'a cessé de retourner ses thèses en tous sens. Son expérience des marchés l'incite à penser que certaines doivent être révisées, à commencer par celles qui ont trait à la connaissance.

Comme on l'a vu, Popper ne fait aucune distinction entre sciences naturelles et sociales. Dans les deux cas, leurs énoncés ne reflètent qu'imparfaitement la réalité, à ceci près que certains sont réfutables et d'autres pas. S'il ne conteste pas ces thèses dans le domaine des sciences naturelles où les choses fonctionnent indépendamment de ce que l'homme peut en penser, Soros estime qu'il en va autrement dans les affaires humaines où les choses dépendent constamment des perceptions et intentions humaines. Dans la sphère du naturel, les énoncés peuvent être vrais ou faux ; dans celle des affaires humaines, les énoncés ne peuvent être que « réflexifs » (reflétant l'interactivité et la récursivité des rapports de l'homme et du réel).

A cette époque, Soros peine à préciser ses idées et ne voit pas encore en quoi elles peuvent favoriser sa quête d'une société ouverte. Mais il est déjà convaincu que les marchés financiers constituent un champ exceptionnel d'observation et d'expérimentation. On peut non seulement y recueillir des données objectives et quantifiées (les prix, les échanges de titres) et même des énoncés qui interprètent leur évolution (les rapports de courtage) mais aussi mettre en rapport les anticipations qui y ont trait avec ce qui se produit effectivement.

2.3. L'instabilité des marchés.

Soros décide d'abord de mettre ses idées à l'épreuve, en s'inspirant à nouveau de Popper. Au sein de la banque d'affaires qui l'emploie, il crée un compte-test d'investissement, divisé en 16 parts qu'il consacre à l'achat d'actions jugées prometteuses. Il rédige surtout une note qui explique les motifs de chaque investissement ainsi qu'un rapport mensuel sur l'évolution de l'ensemble du portefeuille. Il peut donc mettre en rapport ses énoncés (quant à ses perceptions, décisions et anticipations) avec les faits (évolution du cours des actions). En 1969, il lance un fonds d'investissement beaucoup plus ambitieux qui est autorisé à pratiquer « l'effet de levier » (achat massif d'actions à crédit pour en infléchir le cours), avant de prendre une totale autonomie, dix ans plus tard, en créant le « Soros Fund » qui deviendra le célèbre « Quantum Fund ».

Durant cette période, les marchés lui offrent un paradoxe singulier. D'un côté, ils concrétisent le rêve poppérien de société abstraite dont les membres peuvent échanger librement et participer à la réalisation d'objectifs économiques qui favorisent le bien-être collectif. De l'autre, ils forment un paysage chaotique où les comportements purement spéculatifs des uns entraînent l'endettement des autres et menacent même l'ensemble du système.

Certes, il ne doute pas que l'économie de marché, fondée sur une mise en relation de l'ensemble des facteurs économiques par les prix, est bien supérieure à toute économie centralisée qui se contente de fixer des quantités de production que rien ne relie. Mais il impute

ses dysfonctionnements croissants aux thèses économiques classiques¹² qui constituent la « bible » du capitalisme.

A l'instar de Popper, ces thèses ne distinguent pas les affaires humaines des autres phénomènes naturels et considèrent notamment qu'un marché tend automatiquement vers l'équilibre : le point d'équilibre est atteint lorsque chaque entreprise produit à un niveau où son coût marginal équivaut au prix du marché, et que chaque consommateur paie un prix dont l'utilité marginale équivaut au prix du marché. A la différence de Popper, elles s'abstiennent de mettre cette croyance à l'épreuve de la réfutation, pas plus que ses corollaires : 1) chaque acteur cherche à satisfaire ses intérêts personnels et à maximiser ses utilités ; 2) les différents acteurs sont en situation de concurrence parfaite (aucun d'eux ne peut influencer unilatéralement le marché) ; 3) ces acteurs ont une connaissance parfaite de l'état de l'offre et de la demande et peuvent donc anticiper rationnellement son évolution.

La perspective de Soros est très différente. Constructions humaines qui n'ont rien de naturel, les marchés reflètent les perceptions et décisions des acteurs en présence. D'un côté, les perceptions sont soumises à différents biais tels que l'anticipation d'une montée des prix ou, au contraire, d'une correction à la baisse : on parlera de biais dominant lorsque l'une de ces anticipations est partagée par le plus grand nombre. De l'autre, les décisions des uns sont influencées par celles des autres et engendrent une tendance sous-jacente¹³ soit vers la hausse, soit vers la baisse. Les perceptions relèvent d'une fonction cognitive qui influence les processus de décision ; les décisions relèvent d'une fonction participative qui agit directement sur le cours des marchés.

Dans ces conditions, les marchés sont profondément instables. Soros parvient cependant à modéliser leur mode de fluctuation le plus courant. Le début d'un cycle est marqué par la prédominance d'un biais perceptif (favorisant, par exemple, des anticipations de baisse et renforçant une tendance sous-jacente à la prudence). Mais peu à peu d'autres biais jouent en sens inverse, qui peuvent s'appuyer sur divers événements (baisse des taux d'intérêt visant à animer le marché, opérations à effets de levier qui profitent du moindre coût du crédit). Cette phase d'affrontement, souvent longue et incertaine, débouche peu à peu sur le renversement du biais dominant et l'inversion de la tendance sous-jacente. A terme, elle a un effet explosif (« boom ») qui provoque une montée irrésistible des transactions et des prix (tout le monde veut acheter et profiter de cette manne). De nombreux titres surévalués permettent alors d'acheter des actions plus saines et même de procéder à des acquisitions d'entreprises dont les actifs (trésorerie, filiales, parc immobilier) garantissent les secteurs plus exposés. Apparemment, on se trouve dans un cercle vertueux où toute transaction entraîne de nouvelles hausses et d'autres profits. En fait, il s'agit d'une bulle spéculative profondément vicieuse qui assèche peu à peu la valeur des

¹² Ainsi dénommées parce qu'elles s'inspirent des grands classiques (Smith, Malthus, Ricardo) de la tradition libérale anglaise. De nos jours, elles sont radicalisées par le courant néo-classique conduit par l'école de Chicago (Friedman, Becker, Stigler, Lucas, etc.).

¹³ Les thèses classiques interprètent cette tendance sous-jacente en termes de « fondamentaux » que les acteurs doivent respecter « naturellement » (bénéfices des entreprises, dividendes versés aux actionnaires, valeur des actifs ou du cash-flow). Mais elles pondèrent différemment ces éléments à chaque fois qu'il s'agit d'expliquer telle ou telle évolution des marchés.

collatéraux¹⁴ et des garanties. A ce stade, un biais perceptif inverse s'insinue qui renverse brutalement la tendance sous-jacente : il faut vendre avant les autres pour éviter de perdre tout. C'est la panique générale qui débouche sur le krach et l'effondrement de l'ensemble des valeurs (« bust »). Autant le « boom » s'installe lentement et progressivement, autant le « bust » est soudain et massif¹⁵.

Soros présente ce modèle dans « L'alchimie de la finance » (1987)¹⁶. Il y décrit l'économie américaine de Reagan comme un « boom » artificiellement entretenu : tout commence par des baisses d'impôt, le maintien de taux d'intérêt élevés et d'un lourd déficit budgétaire qui dopent l'économie américaine et la valeur du dollar, au détriment des pays du tiers-monde (dont la dette en dollars s'accroît et dont les nouveaux emprunts sont encore plus chers) et des pays européens¹⁷ (qui préfèrent placer leurs actifs en dollars plutôt que de développer leurs capacités de production). Soros prévoit bien que ce « boom » vicieux débouchera sur un « bust » (l'effondrement du dollar et des actions américaines). Mais il se trompe sur le moment et le lieu : il prévoit que le yen s'effondrera avant le dollar alors que c'est l'inverse qui se produit avec retard (au moment où il expose son modèle « boom-bust » à Harvard !).

2.4. Les marchés contre la société ouverte.

Dans cet ouvrage et le suivant (« Le défi de l'argent », 1995), Soros montre que cette évolution chaotique des marchés joue contre la société ouverte, à commencer dans les pays les moins développés.

Dans les années 80, les pays d'Amérique latine (Mexique, Argentine, Brésil, Chili) s'endettent très lourdement auprès des banques d'affaires américaines¹⁸ pour financer leur développement, tout en les rassurant par une parité fictive de leurs monnaies avec le dollar. Ils deviennent bientôt incapables d'honorer leurs dettes. Mais au lieu de dévaluer à temps leur monnaie, ils libellent leurs bons du trésor en dollars, de sorte qu'ils accélèrent l'avènement d'un

¹⁴ Soros insiste beaucoup sur les liens entre « collatéral » et « crédit ». Le collatéral désigne la valeur d'une entreprise (biens immobiliers et mobiliers, actifs) et lui sert de garantie pour l'obtention d'un crédit. En principe, le marché financier, dont les crédits participent au développement des entreprises, élève la valeur de leur collatéral. Les spéculateurs se servent au contraire de ce collatéral pour obtenir des crédits qui accroissent leurs propres profits sur le dos des entreprises qu'ils achètent et démembrant.

¹⁵ Soros tire une partie de sa fortune de ce modèle qui lui permet d'anticiper l'évolution des marchés mieux que quiconque. Pourtant, c'est en jouant contre la Livre qu'il réussit son plus beau coup en 1992. A l'époque, les pays de la communauté européenne maintiennent les écarts de leurs devises respectives dans une fourchette précise (serpent monétaire européen) : quand une monnaie devient trop faible et risque de sortir du serpent, la monnaie la plus forte vient à son secours. Ce rôle est longtemps dévolu au Mark. Mais la réunification de l'Allemagne vient dérégler ce mécanisme, dans la mesure où la Bundesbank doit défendre prioritairement la parité du Mark-Est. Soros emprunte massivement des Livres qu'il convertit en Marks. En l'absence de soutien de la Bundesbank, cet effet de levier provoque une dévaluation de la Livre (de 15%). Soros peut alors échanger ses Marks au nouveau taux et empocher l'équivalent d'un milliard de dollars, tout en favorisant la relance de l'économie britannique.

¹⁶ Dont le titre dit bien qu'elle n'est pas une science exacte comme la chimie mais une affaire humaine, dans la mesure où les marchés reflètent les attentes dominantes des opérateurs et sont en quelque sorte des « prophéties auto-réalisatrices ».

¹⁷ Seul le Japon est provisoirement épargné, en raison de l'excédent de sa balance commerciale et de ses énormes réserves en dollars.

¹⁸ En évitant de s'adresser au FMI ou à la Banque mondiale, dont les critères de prêts sont beaucoup plus draconiens.

krach monétaire qui lèse moins les banques américaines que leurs ressortissants : pour honorer leurs dettes, ces derniers doivent alors participer à un effort massif de production et d'exportation, tout en voyant s'amenuiser leur pouvoir d'achat. Dans ce contexte explosif, les Etats-Unis sont enclins à favoriser des régimes forts, de type fasciste, qui garantissent les créances de leurs banques.

Les banques d'affaires américaines ne sont pourtant pas épargnées. Afin d'éviter la faillite de ces pays, elles doivent leur accorder des prêts-relais et sont dans l'incapacité de reconstituer leurs réserves propres. Pour ce faire, elles se retournent vers le marché intérieur dont certains pans (agriculture, pétrole, transports) sont également très endettés. Certaines ont alors l'idée de prendre le contrôle de caisses d'épargne dont les dépôts et prêts sont assurés par l'Etat. A partir de là, elles se lancent dans des opérations immobilières lucratives dont le « boom » est bientôt suivi par un « bust », au détriment des contribuables qui en font les frais et de la confiance qui devrait régner dans une société ouverte.

Le Japon lui-même n'est pas épargné par un autre type de pratique : les produits dérivés. Tout particulièrement, les « knock out options » donnent le droit d'acheter du yen à un certain prix (par exemple, 105 yens pour un dollar) mais interdisent de l'acheter si le dollar descend au-dessous d'un certain seuil (par exemple, 95 yens pour un dollar) ; à un seuil plus bas (80 yens pour un dollar), le possesseur d'une telle option perd même ses droits. Dans ce cas, l'exportateur perd sa couverture et doit alors acheter des yens sur le marché et renforce de fait la valeur de cette devise. Bref, il s'agit d'un produit financier vertueux tant que les taux de changes sont assez stables ; dans le cas contraire, il devient rapidement vicieux en engendrant des emballements désastreux : en 1995, la hausse continue du yen face au dollar pousse les pays asiatiques (qui ont leurs liquidités en yens et leurs réserves en dollars) à échanger leurs dollars contre des yens, avec un effet déflationniste durable sur l'économie japonaise qui ne s'en est pas encore remise¹⁹.

2.5. Les organisations dans une société ouverte.

Jusqu'à présent, Soros n'a pas jugé bon de définir précisément ce qu'est une société ouverte. Venant de sociétés closes, il lui semble évident que les pays capitalistes sont bien plus près de ce qu'en a dit Popper. Son expérience approfondie des marchés lui révèle cependant que ceux-ci peuvent en être les pires ennemis. Dans ces conditions, il convient de définir plus précisément ce qu'est une société ouverte et de mieux cerner la part que peuvent y prendre les marchés.

Pour lui, une société ouverte reprend les traits positifs d'une démocratie occidentale qui conjugue défense des libertés individuelles (d'intérêt, d'opinion et d'action) et justice sociale, par des règles de droit, la division des pouvoirs et une économie de marché. Mais le modèle occidental n'est qu'une des formes possibles d'une société ouverte qui peut s'accommoder fort

¹⁹ Bien entendu, l'anémie de l'économie japonaise, entre 1995 et 2002, est imputable à bien d'autres causes, notamment le coût de l'immobilier (qui pousse les Japonais à épargner énormément pour acheter un logement), certaines pratiques laxistes des banques et le souci de ne pas déplaire aux Etats-Unis.

bien des valeurs asiatiques ou autres et doit s'étendre à l'ensemble de la planète. Surtout, une société ouverte n'est pas donnée d'un coup mais reste un projet fragile et constamment menacé (du fait des erreurs humaines et de la réflexivité de leurs connaissances et actions) dont les orientations doivent être constamment révisées en fonction des contingences de l'environnement. Les marchés ne sont que l'un des éléments de ce panorama. Élément irremplaçable s'il s'agit de coordonner les connaissances et décisions des individus pour le profit de tous²⁰. Élément mortifère et instrument de darwinisme social si la croyance en leur équilibration naturelle favorise une politique de laisser-faire qui assujettit les plus faibles aux plus forts (individus ou nations).

Dans ces conditions, il estime que les marchés doivent être contrôlés par des organisations. Ainsi, pour éviter la répétition infernale des « boom-bust », il propose la création d'une banque centrale mondiale qui coordonnerait l'accès au crédit, en surveillant notamment l'émission des produits dérivés et la valeur des collatéraux²¹. Afin de régler le problème de la dette internationale qui pénalise les pays les plus faibles, il propose de créer une caisse de compensation fondée sur le pétrole, dans laquelle les principaux pays producteurs et consommateurs financeraient un excédent fictif visant, d'une part, à maintenir les prix dans une fourchette acceptable pour tous et, d'autre part, à fournir du pétrole à prix réduit et des crédits à faible taux aux pays les plus endettés. Afin de réduire le problème des taux de change, il propose d'instaurer une monnaie mondiale de référence indexée sur le cours du pétrole.

Néanmoins, il doute fort que les nations les plus riches acceptent ces solutions tant que l'illusion de l'équilibre des marchés et de la politique du laisser-faire jouera en leur faveur. Il doute plus encore de la capacité des organisations internationales actuelles à jouer ce rôle de régulation avec la rapidité et la souplesse requises.

C'est cependant l'inaptitude et la mauvaise volonté des pays capitalistes à accompagner les ex-sociétés closes d'Europe de l'Est vers une société ouverte qui le rendent le plus amer. Pour combler ce vide, Soros ne trouve de meilleure solution que d'agir « en solo » en consacrant une partie de sa fortune à la création d'organisations et de fondations qui réparent quelques dégâts. Certaines de ces mesures sont efficaces (maintien en activité de nombreux laboratoires russes par l'allocation de 500\$ à 30.000 chercheurs pendant plusieurs années ; formation des cadres d'entreprises à l'économie de marché dans le cadre d'une Université de l'Europe à Budapest et Prague). Mais il reconnaît que ces initiatives sont toujours menacées de bureaucratisation ou de récupération en sous-main par les partisans d'une société fermée (à caractère national, ethnique ou religieux).

2.6. Les lacunes de Soros.

²⁰ Pour Soros, les marchés et le vote démocratique ont pour trait commun d'être des constructions humaines abstraites qui reflètent les orientations dominantes des membres d'une collectivité.

²¹ Soros distingue l'économie « réelle » (les entreprises dont l'activité enrichit la collectivité) et l'économie « financière » qui est en principe au service de la précédente, en fournissant aux entreprises les crédits nécessaires à leur développement. Il souligne cependant qu'une large fraction de l'économie « financière » est désormais détournée à des fins purement spéculatives dont les entreprises sont les victimes. Dans ces conditions, le premier objectif des organisations de régulation est d'éviter cette dérive et de favoriser l'économie « réelle ».

Soros a le grand mérite de donner corps aux thèses de Popper, en élaguant ce qu'elles ont d'utopique. Il nous entraîne dans l'activité trépidante d'une société capitaliste qui se trompe de boussole (les thèses économiques classiques). Il reconnaît lui-même qu'il est tiraillé entre les modèles de son enfance. Comme sa mère, il entreprend de sonder quasi-mystiquement les mystères de la connaissance et de la vie. Comme son père, il a le goût d'agir et d'aider les autres en s'inspirant de ce qu'il connaît le mieux : les marchés. En définitive, à l'instar de Popper, ses critiques sont plus percutantes que ses propositions. Ces dernières sont sans doute pertinentes mais aussi trop radicales pour être acceptées par des dirigeants déboussolés mais tout-puissants. Elles sont peut-être aussi le fait d'un homme dont le pessimisme est à la hauteur des noirceurs d'un monde qu'il connaît trop. Elles méritent, pour le moins, d'être reformulées sur un fond d'optimisme qui n'exclut pas une vision lucide de la nature humaine.

3. Herbert Simon et les organisations.

En dépit des apparences, les préoccupations de Herbert Simon recoupent souvent celles de Popper et Soros.

S'il naît aux Etats-Unis en 1916, c'est à Milwaukee, une ville industrielle dont l'essor est le fait d'une forte minorité de langue allemande²² imprégnée du socialisme libéral de 1848 (peu teinté d'hégélianisme). Simon se réclame à la fois de cette tradition et de la Constitution américaine en laquelle Popper et Soros voient le meilleur fondement d'une société ouverte. Comme eux, il va s'intéresser à la théorie de la connaissance. Comme Soros, il va se heurter aux thèses économiques classiques à propos de la régulation des affaires humaines. Cependant, son œuvre est si vaste qu'on se contentera d'en retenir les aspects qui concernent directement la problématique de Popper et de Soros.

3.1. Les premiers déclics.

Après d'excellentes études secondaires à Milwaukee, Herbert Simon entreprend un cursus de sciences politiques à l'Université de Chicago. Il adhère aux thèses économiques classiques et se passionne pour les enseignements de Carnap. Il se déclare alors « positiviste logique ». Parallèlement, de 1933 à 1936, il consacre ses vacances à des occupations plus terre-à-terre. A la suite du krach de 1929, son père craint pour son emploi dans l'industrie et place une partie de ses économies dans un projet de retour aux « valeurs premières » (agriculture et élevage) : il s'agit d'acheter à bas prix une lande inculte pour y semer un fourrage miracle (la « Red Glass ») et y élever du bétail qui sera expédié vers les proches abattoirs de Chicago. D'un point de vue économique, il ne peut y avoir meilleure maximisation des utilités. Malheureusement, ces calculs s'effondrent lorsque le bétail refuse de brouter la « Red Glass » et manque de crever de faim. A

²² La mère d'Herbert descend de ces immigrants de la première heure. Son père, issu d'une famille rhénane, a émigré en 1903 après avoir effectué des études d'ingénieur à Darmstadt. D'origine juive, Herbert est élevé dans la religion protestante. Sans renier son pedigree, il n'en fait pas un point de fixation et se déclare très tôt « agnostique ».

partir de là, Simon se déclarera « positiviste empirique » et se fiera bien plus aux faits qu'aux constructions théoriques, si rationnelles soient-elles (cf. Simon, 1991).

De 1939 à 1942, il participe à une vaste étude des services publics de la Baie de San Francisco. C'est l'occasion de constater que les fonctionnaires ne prennent pas les décisions optimales, qui maximiseraient le rapport entre services rendus et coûts (se répercutant sur les impôts locaux), mais se contentent de prendre celles qui les arrangent : alors que le territoire a grand besoin d'améliorer son réseau routier secondaire, ils optent pour la construction d'autoroutes qui bénéficie de subventions fédérales (ce qui allège d'autant la fiscalité locale et les récriminations des contribuables). Ces observations sont à l'origine de son modèle de la rationalité limitée : contrairement aux postulats classiques quant à « l'homme économique » (maximisation des utilités, concurrence et information parfaites), « l'homme administratif » se démène dans un environnement contingent qu'il doit découvrir peu à peu avec des capacités cognitives et mnésiques limitées. Il va donc se contenter de prendre des décisions « satisfaisantes » mais non optimales, en s'appuyant cependant sur certaines ressources procédurales telles que le regroupement des données en « chunks²³ » plus maniables ou l'utilisation d'heuristiques qui allègent leur traitement. Dans le cas présent, l'une de ces heuristiques est l'identification à l'organisation : prendre des décisions conformes aux attentes des collègues les plus proches, même si elles ne correspondent pas tout à fait aux objectifs affichés.

En 1948, Simon fait partie de l'organisation chargée de la mise en oeuvre du Plan Marshall pour l'Europe²⁴. Il y découvre que celle-ci est le champ d'affrontement d'objectifs divergents qui reflètent les intérêts respectifs des différents départements de l'administration américaine (contrôle des échanges, balance des paiements, coopération européenne, engagements bilatéraux, banque d'investissement). Le clan auquel il appartient, qui privilégie la coopération européenne et la balance des paiements, parvient à s'imposer par quelques astuces heuristiques (en contrôlant notamment la sélection et donc les orientations des nouveaux arrivants). Simon découvre à cette occasion qu'une organisation ne peut fonctionner correctement que si ses membres partagent les mêmes façons de voir et de faire.

Enfin, de 1952 à 1956, il participe aux travaux de la Rand Corporation, un « réservoir de matière grise » (think-tank) qui accueille les meilleurs chercheurs de disciplines nouvelles (recherche opérationnelle, cybernétique, statistiques, informatique). Il y découvre l'ordinateur et a immédiatement l'intuition que celui-ci peut traiter toutes sortes de symboles (et pas seulement des nombres) et simuler les processus cognitifs humains. C'est le point de départ de ses travaux sur la résolution de problème, la découverte scientifique et la conception technique ou organisationnelle....

²³ En anglais, « chunk » signifie « morceau », à l'instar d'un morceau de musique. Il s'agit d'une unité minimale de traitement et de mémorisation de l'information : par exemple, on peut mémoriser un n° de téléphone sous la forme de 10 chunks (0.1.4.0.4.4.6.5.2.8), de 5 chunks (01.40.44.65.28) ou de 3 chunks (140.446.528).

²⁴ L'étude des services publics californiens constitue la base empirique de sa thèse (PhD) qui sera publiée en 1947 sous le titre « Administrative Behavior », dont les éditions ultérieures s'enrichiront d'autres travaux tels que celui qui a trait à l'application du Plan Marshall.

3.2. La théorie de la connaissance.

Simon et Popper ont en commun de se passionner pour le positivisme logique, au contact de Carnap. Tous deux perçoivent rapidement l'inanité des tests de signification logique visant à faire le tri entre énoncés scientifiques et métaphysiques.

A partir de là, leurs chemins divergent. Popper se désintéresse totalement de la manière dont naissent les énoncés théoriques et il mise entièrement sur leur validation empirique et logique (épreuve de réfutation des hypothèses qui en sont déduites). Simon estime au contraire, à l'instar de Kuhn, que les choses importantes se situent lors de leur élaboration. Dans ce travail, l'homme ne peut compter que sur ses propres processus cognitifs, en développant une démarche rétroductive et modélisatrice : s'inspirer de domaines connus et familiers pour modéliser les données relatives à un champ moins défriché. En ce sens, Popper reste obnubilé par l'idée de vérité qui acquiert ainsi une valeur quasi-transcendantale (cf. Malherbe, 1976), alors que Simon se montre plus pragmatique en privilégiant l'effectivité des modèles de la réalité (le fait qu'ils s'accordent avec les données disponibles). Ce faisant, il éclaire le concept de connaissance réflexive de Soros : la modélisation s'inspire certes des faits et des contraintes de l'environnement mais reflète aussi les attentes et perceptions du modélisateur ainsi que la séquence de ses décisions aux différentes étapes de son cheminement.

Surtout, Simon (1969) distingue nettement les sciences du naturel, où il s'agit de découvrir les lois d'une nature qui fonctionne indépendamment de l'esprit humain (et même de la présence de l'homme), et les sciences de l'artificiel où il s'agit de concevoir des objets ou systèmes qui visent la réalisation d'intentions humaines dans les limites des contraintes naturelles. Pour lui, les sciences sociales (dont l'économie) ainsi que l'ensemble des arts et techniques (la médecine, l'ingénierie, l'architecture) relèvent des sciences de l'artificiel et de la conception. Certes, Soros opère lui aussi cette distinction mais il est tellement absorbé par les marchés qu'il en discerne moins les implications quant aux organisations.

3.3. Les marchés et les organisations.

Appliqué aux marchés, l'appareil conceptuel de Simon éclaire celui de Soros. Alors que ce dernier parle de réflexivité pour désigner l'interactivité et la récursivité permanente des perceptions et des décisions, Simon impute les unes et les autres à la rationalité limitée et procédurale des opérateurs : les biais des unes découleraient plutôt de leur rationalité limitée (l'impossibilité d'avoir une vue parfaite de la situation), les choix des autres refléteraient davantage leur rationalité procédurale (qui tend à imiter souvent les concurrents et donc à induire une tendance générale... ou à se contenter de la première solution satisfaisante). Les prix eux-mêmes font figure de symboles abstraits qui permettent de « chunker » efficacement les données économiques et qui peuvent même devenir encore plus génériques et performants (monnaie unique de référence). Les produits dérivés peuvent également être vus comme des

astuces procédurales visant à activer les marchés, en exploitant toutes les failles de la réglementation considérée comme facette d'un environnement contingent.

Ce faisant, Simon et Soros se rejoignent pour combattre les thèses économiques classiques qui considèrent les marchés comme des systèmes naturels tendant nécessairement vers l'équilibre et supposent même que les agents sont parfaitement rationnels et totalement informés. Pour Soros, il s'agit d'une conception erronée induisant une politique du laisser-faire qui accentue l'instabilité des marchés, au détriment des plus faibles tant au plan des individus que des nations (darwinisme social). Il en voit le remède 1) au plan théorique, dans une conception plus réflexive des marchés ; 2) au plan pratique, dans la mise en place d'organisations qui les contrôlèrent et les réguleraient. En matière de politique générale, ses idées sont plus floues et se concrétisent par des initiatives organisationnelles plus personnelles. Mais il raisonne toujours à partir des marchés.

Simon raisonne différemment et à partir des organisations. Les organisations et les marchés sont des systèmes artificiels, construits par l'homme en vue de réaliser ses intentions. Mais les marchés sont intrinsèquement myopes et instables, dès lors qu'ils reflètent les décisions d'individus isolés et rationnellement limités. Les prix sont leur instrument de coordination, encore qu'ils reflètent fort imparfaitement la réalité (en la sur ou sous-évaluant). A l'inverse, les organisations disposent de moyens de coordination interne et de prévision externe. Les décisions impliquent tous leurs ressortissants, dès lors 1) que leurs contraintes d'environnement ou de fonctionnement évoquent diverses alternatives de choix ou permettent d'en tester la faisabilité ; 2) que ces contraintes remplissent la première fonction pour les uns (choix des fins) et la seconde pour les autres (choix des moyens) ; 3) que les décisions du sommet servent de prémisses aux décisions de la base ; 4) que les informations provenant de la base éclairent les décisions du sommet. Dans cette perspective, une organisation s'apparente à un marché, dans la mesure où chaque acteur dispose d'une large autonomie et où les décisions du sommet servent de repères aux décisions de la base, à l'instar des prix. A la différence des marchés, une organisation peut effectuer des prévisions à long terme, se fixer des objectifs de même empan et agir de manière cohérente dans cette direction, tout en pouvant corriger sciemment le tir au fil des rétroactions de l'environnement.

Par ailleurs, alors les marchés favorisent toujours l'égoïsme des individus (faire le maximum de profits), les organisations favorisent leur altruisme. De par leur rationalité limitée, les individus ont tendance à s'identifier à l'organisation et à privilégier ses intérêts plus que les leurs. A cet égard, les infléchissements de certaines décisions subalternes par rapport aux objectifs généraux peuvent être rectifiés par une meilleure visibilité des orientations du sommet et une amélioration des procédures d'évaluation.

Dès lors, un certain nombre de fonctions actuellement dévolues aux marchés seraient assurées plus efficacement par des organisations. Par exemple, les marchés ont tendance à gérer certaines externalités (déchets, effet de serre, pollution différée de l'environnement) comme de simples risques financiers qu'ils répercutent sur les prix, alors que des organisations sont plus à même d'aborder ces problèmes sur le fond. De même, l'organisation du Plan Marshall a fait

preuve de son efficacité dans la reconstruction européenne d'après-guerre, alors que les marchés et les banques ont été incapables de favoriser le rétablissement économique des pays de l'Est en l'absence d'une telle organisation.

Certes, les marchés sont irremplaçables pour certaines fonctions, à condition d'être au service des organisations. Mais il serait déjà plus exact de caractériser les pays occidentaux par une « économie d'organisations et de marchés » que de les réduire à une « économie de marché » (cf. Simon, 1997, chapitre 3).

Pour l'avenir, Simon se situe entre l'optimisme illusoire des thèses classiques et le pessimisme des prévisions de Soros. Les unes et les autres se réfèrent à une vision darwinienne de lutte pour la vie dont réchapperaient les meilleurs (ceux qui maximisent leurs utilités selon les thèses classiques ; cf. Friedman, 1953) ou les plus forts (selon Soros). Simon leur reproche de privilégier à la fois l'égoïsme humain et l'idée que notre monde ne serait constitué que d'une seule niche (sorte de camembert unique qu'il faut se partager). S'inspirant du néo-darwinisme, il avance au contraire que les organisations favorisent l'altruisme de leurs ressortissants ainsi que la création de nouvelles niches au profit de tous.

4. Essai de synthèse.

Popper, Soros et Simon dessinent l'esquisse d'une société ouverte en précisant davantage ce qu'elle ne peut être que ce qu'elle doit être. Sur ce dernier point, Soros corrige les assertions de Popper, tandis que Simon nous aide à rectifier les siennes.

Pour Popper, une société ouverte ne peut découler de théories dogmatiques et irréfutables, fondées notamment sur l'historicisme (un sens et une fin de l'histoire) et l'organicisme (la société comme organisme évoluant selon des lois naturelles, sans considération des individus qui la composent). Elle doit s'inspirer au contraire d'une connaissance objective, enregistrée dans des livres et des bibliothèques, dont les propositions sont passées en permanence au crible de la raison.

Pour Soros, les affaires humaines ne peuvent faire l'objet d'une connaissance objective mais seulement d'une connaissance réflexive. Dans une société ouverte, les marchés et le vote démocratique reflètent les biais et les tendances dominantes de cette connaissance. Les errements de celle-ci ne peuvent être endigués par le laisser-faire des marchés qui privilégie les plus forts dans le partage d'une niche unique. Ils appellent la mise en place d'instances de régulation.

Pour Simon, l'égoïsme et la force ne prévalent que dans une vision exclusivement compétitive du partage d'une niche unique. A l'inverse des marchés, les organisations orientent vers l'altruisme et la création de nouvelles niches, en amenant des individus rationnellement limités à s'identifier à leurs objectifs. Dès lors, les organisations doivent être considérées comme les moteurs d'une société ouverte et non comme de simples organes de régulation des marchés. Il reste à espérer que d'autres auteurs tout aussi féconds précisent ses vues sur la manière dont les

organisations peuvent à la fois s'adapter à leur environnement présent et en multiplier les niches pour l'avenir.

Quid de l'Europe dans tout cela ? On en trouve la réponse chez le plus américain de ces trois auteurs, Herbert Simon, qui suggère implicitement que les Etats-Unis vont à leur perte s'il restent dans le cadre étroit des illusions de l'équilibration des marchés et du partage inégal d'une niche unique à leur profit. C'est donc à l'Europe qu'il reviendrait d'éviter cette erreur et de construire des organisations qui orientent l'altruisme de leurs ressortissants vers la création de nouvelles niches au profit de la planète entière.

Conclusion.

Il est paradoxal que l'Europe redevienne le lieu privilégié d'expérimentation d'une société plus ouverte, après avoir abreuvé le monde entier du rêve de sociétés closes. Il est grand temps que les européens apprennent à reconnaître leurs erreurs passées et à apprendre des autres, en évitant de se considérer comme le nombril du monde. Il est peut-être temps aussi qu'ils apprennent à penser négativement sans avoir à s'exiler ou avoir le réflexe de chasser ceux qui procèdent ainsi. Dans le passé, ils y ont réussi dans le domaine de la conception technique. On en donnera un exemple riche d'enseignements pour la conception organisationnelle et sociale.

Ainsi, dans un Moyen-Âge très européen, nos ancêtres puisent chez les Romains et les Arabes l'idée de voûte de plein cintre pour la construction des édifices romans. Ce type de voûte donne lieu à une importante pression horizontale qui limite leur largeur (écartement des murs d'appui), leur hauteur (élévation des murs) et leur luminosité (épaisseur des murs n'autorisant que de petites ouvertures latérales). De manière plus originale, ils ont ensuite l'idée de la voûte ogivale qui permet de construire plus large, plus haut et plus clair, en réduisant la pression horizontale. Mais plus on monte haut, plus cette pression s'exerce sur les murs et plus elle réclame le renfort d'arc-boutants et de contreforts extérieurs. De plus, lors de la construction, les arcs de voûte sont soutenus par des cintres de bois jusqu'à ce qu'ils soient verrouillés par la clé de voûte (les cintres servant aussi de « patron » pour l'agencement des pierres). Une cathédrale gothique reste instable tant que ses croisées d'ogives ne sont pas verrouillées et renforcées par des contreforts extérieurs ; la lumière ne peut venir que des côtés puisque la clé de voûte interdit toute ouverture zénithale.

Un peu plus tard, à l'aube de la Renaissance, la ville de Florence veut faire mieux sans savoir comment. Filippo Brunelleschi a le mérite de poser le problème en termes négatifs : une construction sans clés de voûte et contreforts extérieurs, qui soit plus haute et plus large que les précédentes et ouverte sur le zénith. Pour le résoudre, il a l'idée de construire une coupole qui n'exercerait qu'une pression verticale et dont le sommet serait un large vide (oculus) ouvrant sur le ciel. Pour la réaliser, il a aussi l'idée de se passer des cintres de bois en superposant des anneaux de briques qui s'incurvent progressivement jusqu'à l'oculus : les briques étant disposées en « arêtes de poisson » afin de bloquer chaque anneau et d'éviter qu'elles ne glissent du fait de

leur inclinaison. Par ailleurs, les maçons ne disposant plus des cintres pour se guider, il leur fournit des plans abstraits et détaillés (cf. Galluzzi, 1995).

La cathédrale gothique illustre certaines propensions humaines qui stérilisent la conception sociale. On se fixe sur quelques principes qui paraissent incontournables à l'instar de la clé de voûte (l'histoire, le déterminisme de la matière et de vie, une division naturelle de la société en groupes ou catégories) et on construit le reste selon ces impératifs à l'aide de force cintres et contreforts contraignants, en ne se donnant qu'une vue latérale sur le monde. Il n'est pas question d'agrandir ce type d'édifice puisque ses contours sont déjà occupés par les arc-boutants et chacun s'en remet à la force de ses arcs (grands hommes ou oligarchies) et renforts (appareils d'état) pour espérer que l'ensemble demeure dans son état originel. S'agissant des marchés, le panorama est encore plus saisissant puisque la clé de voûte purement illusoire de l'équilibre des marchés entraîne une instabilité croissante de l'ensemble et la quête indéfinie de nouvelles béquilles (produits dérivés et autres).

La coupole de la cathédrale de Florence offre un tout autre aspect. Elle n'exerce qu'une pression verticale sur son tambour et son équilibre quasi-parfait provient de la synergie de petites briques individuelles qui se bloquent mutuellement. Rien n'empêcherait d'en construire d'autres tout à côté, qui ouvriraient tout autant sur un ciel infini. Les organisations s'apparentent à ce type de construction, dans la mesure où leurs décisions impliquent la participation de tous et qu'elles ouvrent sur le même ciel.

Cet exemple de conception technique contient un autre enseignement. La coupole de Florence fut imaginée et construite bien avant l'avènement des sciences modernes et la découverte des lois de la gravité. Sa conception s'appuie, sans s'y complaire, sur des savoirs et savoir-faire pratiques issus du passé. Elle passe par l'évocation du champ des possibles dans les limites du nécessaire, sans que celles-ci soient bien connues, formalisées et tenues pour définitives. Il en va de même pour la conception sociale, à ceci près que les limites y sont souvent plus idéologiques que naturelles.

Bibliographie.

Brudny, M.I. (2002). *Karl Popper, un philosophe heureux*. Paris: Grasset.

Galluzzi, P. (1995). *Les ingénieurs de la Renaissance de Brunelleschi à Léonard de Vinci*. Florence: Istituto e Museo di Storia della Scienza, Giunti.

Friedman, M. (1953). *Essays in positive economic*. Chicago, IL: Chicago University Press.

Hadot, P. (1987). « Apophasisme et théologie négative », pp. 185-193, in : P. Hadot. *Exercices spirituels et philosophie antique*. Paris: Etudes Augustiniennes.

Kuhn, T.S. (1962, 1970). *The structure of scientific revolutions*. Chicago, IL: The University of Chicago Press. Trad. fr. *La structure des révolutions scientifiques*. Paris: Flammarion, 1983.

- Kuhn, T.S. (1970). "Logic of discovery or psychology of research ?", pp. 1-24, in : I. Lakatos & A. Musgrave (eds). *Criticism and the growth of knowledge*. Cambridge, MA: Cambridge University Press.
- Malherbe, J.F. (1976). *La philosophie de Karl Popper et le positivisme logique*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Popper, K. (1934). *Logik der Forschung : Zur Erkenntnistheorie der moderner Naturwissenschaft*. Trad. anglaise : *The logic of scientific discovery*. London: Hutchinson, 1959, 1969 ; New York: Basic Books, 1959. Trad. fr. *La logique de la découverte scientifique*. Paris: Payot, 1973, 1982.
- Popper, K. (1944-45). *The poverty of historicism*. London: Routledge & Kegan Paul, 1957. Trad. fr. *La misère de l'historicisme*. Paris: Plon, 1956 ; Agora, 1988.
- Popper, K. (1945, 1966). *The open society and its enemies, vol 1 & 2*. London: Routledge & Kegan Paul. Trad. fr. *La société ouverte et ses ennemis*. Paris: Seuil, 1979.
- Popper, K. (1963). *Conjectures and refutations, The growth of scientific knowledge*. London: Routledge & Kegan Paul. Trad. fr. *Conjectures et réfutations*. Paris: Payot, 1985.
- Popper, K. (1972). *Objective knowledge, An evolutionary approach*. Oxford: Clarendon Press. Trad. fr. *La connaissance objective*. Bruxelles: Editions Complexe, 1978.
- Simon, H.A. (1947, 1957, 1976, 1997). *Administrative behavior. A study of decision-making processes in administrative organization*. New York: The Free Press. Trad. fr. *Administration et processus de décision*. Paris: Economica, 1983.
- Simon, H.A. (1969, 1981, 1996). *The sciences of the artificial*. Cambridge, MA: The MIT Press. Trad. Fr. *Sciences des systèmes, sciences de l'artificiel*. Paris: Dunod, 1991 ; Gallimard (Folio), 2004.
- Simon, H.A. (1991, 1996). *Models of my life*. Cambridge, MA: The MIT Press.
- Simon, H.A. (1997). *Models of bounded rationality, vol. 3*. Cambridge, MA: The MIT Press.
- Soros, G. (1987, 1994). *The alchemy of finance*. Trad. fr. *L'alchimie de la finance*. Hendaye: Valor Editions, 1998.
- Soros, G. (1995). *Soros on Soros*. New York: John Wiley & Sons. Trad. fr. *Le défi de l'argent*. Paris: Plon, 1996.

RESUME

Alors que la construction européenne progresse à grands pas, fort peu s'interrogent sur le type de société vers lequel elle doit tendre. Karl Popper, George Soros et Herbert Simon sont de ceux-là, bien qu'ils s'entendent davantage sur les objectifs à atteindre que sur les moyens d'y parvenir.

Popper a le mérite de fixer l'objectif d'une société ouverte qui serait à l'opposé des sociétés closes, fondées sur l'historicisme (un sens et une fin de l'histoire) et l'organicisme (la société comme organisme vivant dont l'évolution échappe aux individus qui la composent). La société ouverte privilégie au contraire l'égalité et la démocratie, l'initiative et le mérite, les échanges et la communication, la connaissance et l'éthique. N'ayant rien de naturel, sa construction doit s'appuyer sur une connaissance objective dont les énoncés sont soumis en permanence à la critique rationnelle et la délibération interpersonnelle.

Pour Soros, les affaires humaines ne peuvent faire l'objet que d'une connaissance réflexive où interfèrent les perceptions, décisions et actions de chacun. Dans les pays capitalistes, les marchés et le vote démocratique en reflètent les biais et tendances dominantes. Bien que ces pays soient en principe les plus proches d'une société ouverte, ils peuvent s'en éloigner s'ils se laissent bercer par les illusions de l'équilibre des marchés et des vertus du laisser-faire qui favorisent les plus forts dans le partage d'une niche unique. Les errements des marchés appellent la mise en place d'organisations de régulation.

Pour Simon, l'égoïsme et la compétition à outrance ne prévalent que dans l'hypothèse du partage d'une niche unique, alors que la complexité croissante de notre monde favorise l'émergence de nouvelles niches. A l'inverse des marchés, les organisations orientent les individus rationnellement limités vers l'altruisme et la création de nouvelles niches, en les incitant à s'identifier à leurs objectifs.

Paradoxalement, l'Europe peut être le lieu d'expérimentation d'une société ouverte qui échappe aux dérives américaines, alors qu'elle a longtemps dispensé au monde entier le rêve de sociétés closes. Elle peut même puiser dans sa vieille expérience de la conception technique en s'inspirant de la coupole de Santa Maria del Fiore, qui substitue à l'antagonisme branlant des arcs gothiques la synergie élégante de briques disposées circulairement en arêtes de poisson et ouvertes sur le ciel.